

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Révolution française](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-10-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte, en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 564/249-250

Information générales

Langue Français

Cote 1243-1244, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
432. Londres, Mercredi 7 Octobre 1840,
9 heures

Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici. Il a compris, dès l'origine, que, par le chemin où l'on entrait, on en viendrait où nous en sommes. Si tout le monde, avait prévu aussi clair, tout le monde aurait agi autrement. Le vice radical de cette situation, c'est qu'elle n'était pas du tout nécessaire. Aucun grand événement, aucun grand motif européen n'y a conduit. Il y avait, dans un coin de l'Asie, entre un vieux Pacha et un Sultan mourant, une querelle qui laissée à elle-même, serait morte avec eux sans trouble un moment l'Europe. On en a fait une chance de guerre générale. Pourquoi ? Pour satisfaire la passion de lord Ponsomby contre le Pacha et les rêves de Lord Palmerston pour la résurrection de l'Empire Ottoman.

Voilà un courrier. Il ne m'apporte rien, rien du tout. J'en conclus qu'on patauge encore. Le mot est bien à l'image du fait. Je ne veux pas me dire, à moi-même, à quel point je suis impatient. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. 2 heures Certainement non. Jamais trop de feuillets, jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain, mon délicieux pain quotidien. J'ai faim avant. Quand elles sont courtes, j'ai faim après. Quand elles sont longues, je suis nourri, point rassasié. Oui nous sommes parfaitement Ninoj lubtn, et je sais parfaitement ce que cela veut dire. C'est un mot charmant. Et qui serait encore plus charmant de près que de loin.

La crise de Paris me paraît vive. Je rabâche, car je suis sûr qu'elle est moins vive qu'elle ne paraît. Comme au fond du cœur, presque personne n'a envie de la guerre, pas même les trois quarts de ceux qui la demandent à si grands cris, il est impossible que le fond du cœur n'influe pas sur la réalité de la conduite. On paie les autres d'apparences, et de paroles ; on ne s'en paie pas tout-à-fait aussi aisément soi-même. Cependant un moment peut venir où l'on l'enivre de tant de paroles et si bruyantes. Je n'irai pas avec les gens ivres. La guerre peut sortir de cette situation, et c'est son immense mal. Si elle en sort inopinément, forcément il faudra bien l'accepter, et l'accepter galamment. Mais je crois qu'on peut empêcher qu'elle n'en sorte, et qu'il y faut travailler ardemment. Et toute politique qui poussera, ou se laissera pousser à la guerre ne m'aura pas pour complice.

Probablement, je vous ai déjà dit cela bien des fois. Je rabâche, car je suis très convaincu. Je suis sûr que Thiers se défend contre le vent qui souffle autour de lui si le vent l'emportait, ce ne serait pas une raison pour se laisser emporter soi-même, et pour laisser tout emporter. Il y a encore de la folie révolutionnaire de la folie militaire dans mon pays ; mais aujourd'hui dans cette folie même, il y a plus d'écume que de venin. Et on trouvera toujours, dans le bon sens honnête de pays un point d'appui pour résister. Je pense aujourd'hui, comme en 1831, que pour une guerre juste, inévitable, défensive, la France est très forte, et que l'Europe serait bientôt divisée. Il faut donc que la guerre si elle doit éclater, soit ramenée à ce caractère, et contenue dans ces limites. Et à ces conditions, je suis porté à croire qu'elle n'éclatera pas. Car, malgré la faute très grave que l'Europe a commise en laissant se former, en formant de ses mains, un tel orage pour un si misérable motif, je crois encore au bon sens de l'Europe, et je suis persuadé qu'en Europe comme en France, la bonne politique trouverait de l'appui. Du reste le très fidèle m'écrit ce matin que la bourrasque de dimanche est un peu calmée et que les

choses vont moins vite.

Ici, il y a certainement un peu d'inquiétude réelle et un désir sincère de jeter de baume sur les plaies de cette situation, en même temps qu'un parti pris d'exécuter ce qu'on a entrepris, et de ne pas faire acte de faiblesse. On est plus léger avant qu'après. On ne veut pas avoir été léger en paraître intimidé. Mais on n'est pas sans sérieuse appréhension et on a grande hâte d'atteindre le terme du défilé pour se montrer au bout. un peu plus accommodant qu'à l'entrée. Les Ministres se sont dispersés de nouveau. Mais je ne crois pas que lord John Russell, s'éloigne désormais de Londres. J'espère que Berryer et les siens n'espéreront pas trop. Les étrangers, et l'Ancien Régime, la coalition et la contre-révolution, ce sont les deux spectres du pays ; leur vice le pousse à la folie. Adieu. Je ne méprise rien. Je ne me lasse de rien. Je désire tout. Je ne peux me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut inventé.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-10-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/500>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 7 octobre 1840

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

1132

Londres, Mercredi 7 Octobre 1840

9 heures

1243

Soit par une
 autres lui-même
 tes. Il y a
 tiennais, de
 ou pays; mais
 le même, il y
 venir. Et on
 le bon leur
 ont d'appui
 aujourd'hui,
 et une guerre
 et, la France
 coupe serait
 dans que
 tates, soit
 et continue
 les conditions
 quelle réclamation
 faite très
 commise en
 formant de
 ge pour un
 avoir encore
 et je suis

Voici une lettre d'Ellis. Il
 m'a envoyée ouverte, en m'engageant
 à la lire. Il a vraiment de l'esprit, et
 plus d'intelligence continuelle et française
 que presque tous ici. Il a compris, de
 l'origine, que, par le chemin où l'on
 est allé, on en viendrait un jour en France,
 si tout le monde avait prévu aussi clair,
 tout le monde aurait agi autrement.
 Le vice radical de cette situation, tel
 qu'elle n'était pas du tout nécessaire.
 Aucun grand événement, aucun grand
 motif européen n'y a conduit. Il y avait,
 dans un coin de l'Asie, entre un vizir
 Pacha et un Sultan mourant, une
 querelle qui, laissée à elle-même, serait
 morte avec eux sans troubles au monde
 l'Europe. On en a fait une chaîne de
 guerre générale. Pourquoi? Dans

Satisfaire la passion de Lord Pausanias
contre le Pacha et le sultan de Lord Palmerston
pour la rétrocession de l'Empire Ottoman.

Vraie en courtois. Il ne m'appartient rien,
rien du tout. D'un concubus qu'on palange
encore. Le mot est bien à l'image du
fait. Je ne veux pas, me dire, à moi-même,
à quel point je suis impatient. Je
vais faire ma toilette, en attendant
la poste.

2 heures,

Certainement non, jamais long de feuilleter,
jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain,
mon délicieux pain quotidien. J'ai fait
avant. Quand elle sont courtes, j'ai fait
après. Quand elle sont longues, je suis
nourri, point rassasié. Oh, non, jamais
parfaitement insupportable, et je suis
parfaitement ce que cela veut dire.
C'est un mot charmant. Et qui serait
encore plus charmant de près, que de loin.

La trite de Paris me paraît vive. Le
suis plus qu'elle est moins vive qu'elle ne
paraît. Comme, au fond du cœur, presque

personne n'a envie
de la conduire.
à si grands traits,
fond du cœur ne
de la conduite.

D'apparence et
je ne par tous
soi-même, lepre
venir où l'on se
et si bouillottes.
gens ivres. La
cette situation,

si elle en sera ivre
et faudra bien
galamment ;
l'empêcher quelle
sans travailler
politique qui p
pousser à la p
pour compliqué.

si déjà dit, tel
tabac, que je
de suis sûr que
le vent qui souffle

ed Pansoury
 de lord Palmerston
 l'empire Ottoman
 e rapport rien,
 qu'on patange
 l'image du
 ire, à moi-même
 patient. Le
 attendants

personne n'a envie de la guerre, pas même
 les bons gens de ceux qui la demandent
 à si grand cri, il est impossible que le
 fond du cœur n'influe pas sur la réalité
 de la conduite. On paye les autres
 l'apparence, et de parole; on ne s'en
 paye pas tout à fait aussi aisément
 soi-même. Cependant un moment peut
 venir où l'on démissionne de tous ces parades,
 et se trouvant. Je n'irai pas avec les
 gens ivres. La guerre peut sortir de
 cette situation, et c'est son immense mal.
 Si elle en sort inopinément, soudainement,
 il faudra bien l'accepter, et l'accepter
 galamment; mais je crois qu'on peut
 empêcher quelle soit telle, et qu'il y
 faut travailler ardemment. Et toute
 politique qui poussera, ou se laissera
 pousser à la guerre, ne m'aucun pas
 pour complice! Probablement, j'ai sou-
 vent dit cela bien des fois. De
 Tabach, car je suis très convaincu.
 de leur l'idée que Thiers se défend contre
 le vent qui souffle autour de lui. Si

long de feuille,
 c'est mal payé,
 Dieu. J'ai fait
 soude, j'ai fait
 angue, je suis
 si, non, comme
 et je suis
 veut dire.
 de qui serait
 vité, que de lui,
 vrait vive. Le
 ivre quelle ne
 ou coeurs, presque

le veut l'importait, et ne l'aurait pas une
raison pour le laisser importer lui-même,
le pour laisser tout importé. Il y a
encore de la folie révolutionnaire, et
la folie militaire dans mon pays; mais
aujourd'hui, dans cette folie même, il y
a plus de sagesse que de sens. Et on
trouvera toujours, dans le bon sens
hermétique du pays, un point d'appui
pour résister. Je pense aujourd'hui,
comme en 1801, que pour une guerre
juste, inévitable, défensive, la France
est très forte, et que l'Europe serait
bien tôt divisée. Il faut donc que
la guerre, si elle doit éclater, soit
ramenée à ce caractère et contenue
dans ces limites. Et à ces conditions,
je suis porté à croire quelle éclaterait
pas. Car, malgré la faute très
grave que l'Europe a commise en
laissant se former, en formant de
sa main un tel usage pour un
si misérable motif, je suis encore
au bon sens de l'Europe, et je suis

du. L'a envoyé
à la terre. Il
plus d'intelligence
que presque tout
l'origine, que
entrait, ou en v
si tout le monde
tout le monde
Le vice radical
qu'elle n'était pas
aucun grand
motif européen
dans un coin de
l'Asie et un de
qu'elle qui, la
morte avec eux
l'Europe. Au en
guerre générale

15/11
persuade qu'en Europe comme en France
la bonne politique trouverait de
l'appui.

Du reste le lun. fidèle m'écrivit ce
matin que la bourgeoisie de Dinancho
est un peu calmée, et que les choses
vont mieux vite. Ici, il y a certainement
un peu d'inquiétude réelle et un
desir sincère de jeter du baume sur
les plaies de cette situation, au même
temps qu'un parti pris d'expliquer ce
qu'on a entrepris et de ne pas faire
acte de faiblesse. On est plus léger
avant qu'après. On ne veut pas avoir
été léger, ni paraître intimidé. Mais
on n'est pas dans sérieuse appréhension,
et on a grande hâte d'attendre le terme
du défi pour le monter, au bout
un peu plus accommodant qu'à l'autre.

Les ministres se sont dispersés de
Nouveau. Mais je ne vois pas que
lord John Russell s'éloigne désormais
de Londres.

L'opinion que Berryer et les siens

On espère encore pas trop. Les étrangers et l'ancien régime, la coalition et la contre-révolution, ce sont les deux spectres du pays; tous deux se poussent à la folie.

Adieu. Je ne méprise rien. Je ne suis las de rien. Je désire tout. Je ne pourrais me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut prononcé.

